

Fabienne Garnerin

Bâtir l'espace, à partir de quelles sources ? Les cas de Chavanon et Ussel, dans *Sans Famille*¹

Les deux lieux « premiers » de *Sans famille* sont le village de Chavanon et la petite ville d'Ussel. Très naturellement, les gens d'Ussel se sont demandé si Hector Malot était venu sur place pour écrire son roman, et une légende a commencé à courir : Hector Malot avait séjourné à Ussel, vraisemblablement à l'Hôtel des Deux Cygnes – aujourd'hui maison particulière –, et il s'y était mis à écrire. D'autres récits l'imaginaient installé dans une des fameuses « maisons à tourelles » du chapitre VI. Je me suis donc demandé à mon tour dans quelle mesure ces légendes étaient vraies, et comment lui était venue l'idée de situer le roman dans cette région.

Les sources documentaires possibles

Une première version du roman – une vingtaine de pages – a été commencée à la suite d'un contrat signé avec Hetzel en janvier 1869. Ce contrat stipulait que « cet ouvrage aurait pour titre provisoire ou définitif suivant qu'il conviendra aux deux parties : *Les Enfants du Tour de France*, ou *La Famille XXX*, le nom restant à trouver. Cet ouvrage montrerait une famille d'ouvriers de Paris composée de cinq ou six enfants dispersés par la mort du père aux quatre coins de la France, de manière à ce que du milieu même de ce petit drame ressortît une sorte de tableau de la France, de son caractère et de son industrie nationale ». Puis est arrivée la guerre de 1870. Malot a repris son texte dix ans plus tard et la publication a eu lieu en 1879.

La première version, datant de 1870, situe explicitement l'action au centre des montagnes du Limousin, dans la Creuse, au village d'Oradour. En voici un brouillon, écrit sur un feuillet à part :

Le village où j'ai été élevé se nomme ~~Oradour~~ Ardour ; c'est l'un des plus pauvres du département de la Creuse. Cette pauvreté il la doit non

¹ Ce texte reprend une intervention faite lors de l'assemblée générale des Amis d'Hector Malot, à Elbeuf, le 11 mars 2017.

à la paresse ou à l'apathie de ses habitants, mais à sa situation même ~~aux confins de la Corrèze et du Puy de Dôme. On est~~ au centre des montagnes du Limousin, ~~à l'aspect triste et sévère, dans une contrée~~ où la terre végétale ne recouvre que d'une couche ~~très~~ trop mince, le sol granitique. Point de cultures peu de champs cultivés, mais de vastes étendues de brandes c'est-à-dire des champs où ne croissent que des bruyères et des genêts. Puis après ces brandes, des ~~vastes~~ vastes landes sur lesquelles souffle ~~presque constamment~~ un vent âpre qui courbe et ...

Dans la forme « définitive » de cette première version, voici ce que devient le texte :

Le village où j'ai été élevé se nomme Oradour, c'est l'un des plus pauvres du département de la Creuse. Cette pauvreté il la doit non à l'apathie ou à la paresse de ses habitants, mais à sa situation même au centre des montagnes du Limousin. Le peu de profondeur du sol rend dans toute la contrée la végétation chétive et la culture difficile ; aussi n'y voit-on que peu de champs cultivés tandis qu'au contraire on rencontre partout de vastes étendues de brandes où ne croissent que des bruyères et des genêts. Là où les brandes cessent, les landes commencent ; et sur ces landes souffle le plus souvent ~~un vent~~ une bise âpre qui rabougrit les rares bouquets d'arbres ~~tortueux~~ qui s'élèvent çà et là tordus et tourmentés. C'est seulement dans les plis du terrain, entre les escarpements du granit, sur les bords des rivières que se trouvent des prairies étroites bordées de beaux châtaigniers et de vieux chênes.

C'est dans un de ces replis de terrain, au pied d'un amas de rocs et sur les bords d'un ruisseau qui descend en cascades jusqu'à la Creuse, que se dresse la maison où j'ai passé mes premières années.

Au chapitre 3, Malot donne les précisions suivantes :

C'était sur la crête même de la montagne qui sépare le bassin de la (*Creuse, rayé*) Loire de celui de la Dordogne que Vitalis m'avait repris le poignet et nous avons aussitôt commencé à descendre sur le versant qui regarde le Midi.

[...] « Ce sont tes sabots qui te fatiguent, dit Vitalis. À Ussel, je t'achèterai des souliers. »

Dans la deuxième version (1877-1878), le lieu de l'action devient Chavanon, situé au bord d'un affluent de la Loire :

Mon village, ou, pour parler plus justement, le village où j'ai été élevé, car je n'ai pas eu de village à moi, pas de lieu de naissance, pas plus que je n'ai eu de père et de mère, le village enfin où j'ai passé mon enfance se nomme Chavanon ; c'est l'un des plus pauvres du centre de la France. [...] Le sol n'a pas de profondeur, et pour produire de bonnes récoltes, il lui faudrait des engrais ou des amendements qui manquent dans le pays. [...] C'est dans l'un de ces replis de terrain, sur les bords d'un ruisseau qui va perdre ses eaux rapides dans un des

affluents de la Loire, que se dresse la maison où j'ai passé mes premières années.

Dans cette deuxième version, Malot parle de Chavanon, du mont Audouze, et mentionne la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Loire et le bassin de la Dordogne. Ussel est la ville la plus proche de Chavanon. La Creuse n'est plus mentionnée dans la description initiale, mais réapparaît cependant dans une phrase du chapitre IX et une phrase du chapitre XXXI, dont nous reparlerons ultérieurement.

Comment Hector Malot a-t-il eu connaissance de cette région ? Une première explication serait celle d'un voyage sur place. Lors de l'Assemblée générale de 2016, Agnès Thomas-Vidal et son frère, descendants d'Hector Malot, ont accueilli les membres de l'Association des Amis d'Hector Malot dans la maison de l'écrivain, à La Bouille. Nous avons consulté ses carnets de voyage : aucun n'est consacré à un éventuel voyage en Creuse ni en Limousin. Le contenu du *Voyage dans le Massif Central* m'a été gracieusement communiqué par Agnès Thomas-Vidal : lors de ce voyage, effectué en 1885, Malot ne visite pas le Limousin.

Seconde possibilité, les livres de la bibliothèque personnelle d'Hector Malot. Cette bibliothèque, dans son état actuel, contient deux ouvrages : le *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle* de Vivien de Saint-Martin, géographe parisien très connu, publié de 1879 à 1900 avec l'aide de Louis Rousselet ; et la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Elisée Reclus, publiée de 1876 à 1894 chez Hachette. Hector Malot n'a pas pu se servir de ces ouvrages pour préparer *Sans famille*, puisqu'ils ont été publiés après 1869, quand les bases géographiques du roman étaient déjà posées. On peut imaginer, sans pouvoir le prouver, qu'avant les désordres liés à la guerre de 1870, sa bibliothèque contenait d'autres livres de géographie dont il se serait servi. Cependant les connaissances géographiques sur le Limousin restent très limitées encore à cette époque.

Troisième source possible : les livres, revues, articles, guides, cartes, que Malot aurait pu consulter ailleurs. Vivien de Saint-Martin a fondé en 1863 une revue intitulée *L'Année Géographique*, dans laquelle il recense les publications géographiques nouvelles. La revue mentionnait également les publications de guides et itinéraires à destination des voyageurs. Des cartes étaient publiées par le Dépôt de la Guerre (carte n°165 pour la ville d'Ussel). Depuis 1819 existe également la revue *Nouvelles Annales des voyages*. Il est très possible – mais ce n'est qu'une hypothèse difficile à prouver – que Malot ait lu ce genre de publications.

Deux livres pourraient être des sources plausibles. D'abord, la *Géographie du département de la Corrèze*, rédigée par l'historien François Marvaud en 1846. Certains passages du roman semblent indiquer que Malot en a eu connaissance. Il s'agit d'un ouvrage

pédagogique destiné d'abord aux enfants des écoles de la Corrèze, accompagné d'exercices sur les différents chapitres. Malot a également pu lire *l'Histoire de la Ville d'Ussel*, écrite par Jean-Baptiste Delmas, lieutenant général de la sénéchaussée de Ventadour, en 1810 : ce livre figure comme référence dans le *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle* de Vivien de Saint-Martin.

La quatrième source envisageable est enfin celle des informations orales, des discussions, des rencontres. Les noms des villages du roman sont proches de ceux de villages et de lieux réels : Oradour, pour Oradoux-de-Chirouze en Creuse ; Chavanon, tiré du nom de la rivière aux gorges encaissées qui sépare le Limousin de l'Auvergne. Quant aux noms des personnages, ils sont forgés à partir de mots de la langue limousine (l'un des dialectes de la langue d'oc) et leur sens a un rapport avec ce qu'est le père de Rémi. Le premier nom choisi était Chaminadour : *lo chaminador* désigne celui qui chemine, le chemineau, comme *lo trobador* désigne celui qui trouve, le poète. Le nom définitif sera Barberin : *lo barberin* est le nom d'une variété de sarrasin vert très rustique qui était plutôt destinée à l'alimentation des animaux – mais quelquefois aussi aux humains, dans les familles très pauvres. Ce mot est également employé de manière argotique pour désigner l'argent, comme à Marseille on dit le pèse (de l'occitan provençal *los peseus*), ou dans d'autres régions *le blé* ou *l'oseille*.

On peut imaginer que Malot, qui cherchait au départ à parler des ouvriers parisiens, a rencontré à Paris des émigrés venus y chercher du travail, cochers de fiacre, coiffeurs, tailleurs, qui connaissaient le limousin, leur langue maternelle, et qui lui ont parlé de leur pays. Dans un article pour *L'Opinion Nationale*, publié le 14 janvier 1862, intitulé « Les ouvriers dans la rue », le romancier écrit ceci :

Beaucoup travaillent à la tâche, à la journée, à la semaine ; et lorsque leur journée ou leur semaine est finie, ils doivent, pour trouver de nouveau du travail, revenir à l'endroit où il est d'usage de les embaucher.

Cet endroit, c'est la rue.

[...]

C'était il y a quelques jours, le matin, par un horrible temps de dégel, je descendais une des grandes rues qui débouchent sur les anciens boulevards extérieurs. Devant la boutique d'un marchand de vins, des ouvriers du bâtiment attendaient pour être un peu à l'abri. Quelques-uns s'étaient adossés contre la boutique et devant eux, sur le trottoir, leurs camarades causaient. Un sergent de ville survint.

Allons ! Allons ! leur dit-il, de ce ton aimable qui caractérise trop souvent les fonctionnaires, débarrassez le trottoir et allez sur la chaussée. Allons, voyons, déguerpissez de là.

Or, il tombait une pluie glaciale, qui vous pénétrait jusqu'aux os, et sur la chaussée où on les voyait, on enfonçait jusqu'à la cheville dans la boue liquide du macadam.

L'essentiel de ces ouvriers du bâtiment se composait de maçons limousins que leur pauvreté rendait prêts à accepter les travaux les plus pénibles. Ils étaient recrutés de cette façon et étaient employés sur les chantiers Haussmann (1852 -1870). Zola parle, dans *La Curée*, de 100 000 ouvriers. Il est donc très plausible que Malot ait pris le temps de parler avec eux et se soit ainsi renseigné sur leur région d'origine. Autre détail : le père Barberin loge à l'Hôtel du Cantal, près du passage d'Austerlitz, ce qui correspond au lieu d'arrivée des maçons limousins. Les journaux parisiens donnaient également des nouvelles des chantiers. Et on peut penser que Martin Nadaud, élu député de la Creuse le 13 mai 1849, caricaturé comme lui par Gill, n'était pas inconnu au romancier.

En tout cas, le territoire qu'a choisi Malot est à l'époque totalement ignoré, car il se situe à l'écart des grands axes. Les routes y sont rares, et la ligne de chemin de fer Felletin-Ussel n'ouvrira qu'en 1905... Il est l'un des premiers à intégrer ce territoire dans un roman.

Les descriptions de lieux : le réel et le vraisemblable

Où situer Chavanon ? Comment Malot va-t-il en parler, s'il n'y est pas allé ? Le romancier fait une description précise des landes à bruyères qui constituaient, il y a un siècle, une particularité de ce qu'on nomme aujourd'hui le plateau de Millevaches. Je n'ai pas trouvé l'origine de cette description. Peut-être vient-elle de l'une des sources orales de l'auteur, peut-être d'un article dans une revue de géographie... ou les deux. La lande à bruyères va de pair avec l'élevage de troupeaux de moutons qui pâturent en liberté, conduits par les bergères. Ce sont les jeunes filles et les enfants qui vont faire paître les bêtes, sur les communaux pour les plus pauvres. Cette pratique était également répandue, à cette époque, dans les Landes de Gascogne ou la Champagne pouilleuse...

Or, l'élevage des moutons, qui permettait une industrie textile fondée sur la laine, est totalement absent du roman. En revanche, les Barberin possèdent une vache unique, ce qui était le lot d'une majorité de familles limousines. Pour vivre, le père Barberin va à Paris, comme le faisaient depuis plusieurs siècles les maçons limousins. Ces migrations étaient alors saisonnières, et les hommes revenaient l'été pour les travaux des champs.

Malot situe Chavanon au bord d'un ruisseau :

Pour trouver de beaux arbres, il faut abandonner les hauteurs et descendre dans les plis du terrain, sur les bords des rivières, où, dans

d'étroites prairies, poussent de grands châtaigniers et des chênes vigoureux.

C'est dans l'un de ces replis de terrain, sur les bords d'un ruisseau qui va perdre ses eaux rapides dans un des affluents de la Loire, que se dresse la maison où j'ai passé mes premières années. (chapitre I)

Il explique que, pour sortir de Chavanon, il faut suivre un chemin en lacets :

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait. Bien souvent j'avais parcouru ce chemin et je savais que, quand nous serions à son dernier détour, j'apercevais la maison encore une fois, puis qu'aussitôt que nous aurions fait quelques pas sur le plateau, ce serait fini ; plus rien. (chapitre IV)

Le motif est repris au chapitre XXIX, quand Rémi et Mathias reviennent à Chavanon :

En parlant ainsi et en marchant toujours à grands pas, nous étions arrivés au haut de la colline où commence la côte qui, par plusieurs lacets, conduit à Chavanon, en passant devant la maison de mère Barberin.

Ce qui semble vouloir dire que la maison n'est plus au bord d'une rivière... Quoi qu'il en soit, cette description correspond à un paysage où les maisons et même les villages sont situés en fond de vallée, avec des montagnes que l'on gravit pour changer de vallée, comme dans les Alpes. Rémi monte le chemin avec Vitalis, et aperçoit d'en haut la coiffe blanche de Mère Barberin ; même chose lorsqu'il redescend à Chavanon. Ce qui intéresse Malot dans cette description, c'est plus sa portée symbolique et affective que la configuration précise des lieux. Le procédé est cinématographique : plongée sur la coiffe qui résume le personnage de mère Barberin, désespoir lié à l'éloignement de la coiffe qui devient toute petite, joie liée au fait qu'il s'en rapproche, au retour.

Mais revenons au paysage : un paysage de ce type est très rare dans cette partie du Limousin, pays de *puègs*, de sommets inférieurs à 1000 m d'altitude, qui constituaient à l'époque une entité vallonnée, régulière, rose à l'époque de floraison de la bruyère. La bruyère a aujourd'hui disparu, car, comme les Landes de Gascogne l'ont été au Second Empire, le Limousin a été planté de forêts au début du XXème siècle. Il semble étonnant que Malot n'ait pas retenu cette couleur rose si caractéristique : tout ceci appuie l'hypothèse d'une connaissance purement intellectuelle de l'endroit.

Sur le plateau de Millevaches, les maisons sont toujours situées à mi-pente. L'élément morphologique de base est l'alvéole. Les maisons ne

sont jamais construites à son sommet, trop venté ; jamais non plus dans *la molière*, la zone humide qui en constitue le creux, qu'il faut drainer et qui est très froide. Seuls les moulins à eau y sont implantés, et ils ne sont pas toujours habités. Quant aux prairies, depuis l'époque gauloise, elles sont situées à mi-pente, comme les villages. La description comporte toutefois deux des arbres emblématiques du pays, que Malot rappelle au chapitre XXIX lorsque Rémi revient à Chavanon : le châtaignier, pour ses fruits dont on se nourrit en complément du sarrasin, et le chêne dont on nourrit les porcs. Il manque le troisième arbre emblématique, le hêtre, *lo fau* : les hêtraies sont typiques de la région, les fânes servaient à faire de l'huile, ou nourrissaient les porcs, voire les gens, en cas de disette.

Chavanon est situé du côté du bassin versant de la Loire, en contrebas du mont Audouze. Malot fait ainsi parler Rémi, à la fin du chapitre VIII :

Je n'avais eu jusqu'alors aucune idée de ce qu'était l'histoire. Qui m'en eût parlé ? Pas mère Barberin, à coup sûr ; elle ne savait même pas ce que c'était. Elle était née à Chavanon, et elle devait y mourir. Son esprit n'avait jamais été plus loin que ses yeux. Et pour ses yeux l'univers tenait dans le pays qu'enfermait l'horizon qui se développait du haut du mont Audouze.

Pour Malot, cela semble être une preuve que Mère Barberin ne connaît pas grand-chose du monde extérieur. Cela fonctionne bien pour la majorité des lecteurs du livre, qui ne connaissent pas ce sommet. Mais pour l'auteur comme pour ses lecteurs, l'assertion repose sur une ignorance des lieux. En effet, vu du haut du mont Audouze, l'univers n'est pas si restreint que cela : le panorama permet notamment de voir le Puy de Dôme, distant de 68 km, et le Puy de Sancy, distant de 58 km. C'est d'ailleurs pour son altitude que le mont Audouze a été choisi en 1976 comme l'un des 4 centres principaux du réseau RITTER – avec Marray, Favières et Hauteville – et est devenu un site militaire.

Le mont Audouze, *lo Puèg Curada* pour les Limousins – Audouze étant le nom du village le plus proche – n'a pas été mesuré pendant longtemps. Dans sa *Géographie du Département de la Corrèze*, publiée en 1846, François Marvaud note : « Le Mont Oudouze qui couronne ce plateau a presque la hauteur du Puy de Dôme », soit 1465 m. La première mention d'une altitude est donnée par la carte d'Etat Major de 1866, soit 954 m. Un *Atlas de la Corrèze* est financé en 1874 par le Conseil Général de la Corrèze et mentionne également cette altitude. Notons à ce propos que Malot n'écrit pas Oudouze mais Audouze, ce qui signifie qu'il ne s'est pas limité à la *Géographie du Département de la Corrèze*, et a vu d'autres documents concernant ce site.

Pour se rendre à Ussel, Rémi et Vitalis suivent la ligne de partage des eaux :

C'était sur la crête même de la montagne qui sépare le bassin de la Loire de celui de la Dordogne qu'il m'avait repris le poignet, et, presque aussitôt, nous avons commencé à descendre sur le versant exposé au midi. (chapitre V)

Effectivement, la ligne de partage des eaux passe au mont Audouze. La maison de Chavanon, dit Malot, se trouve « au bord d'un ruisseau qui va perdre ses eaux rapides dans un des affluents de la Loire ». Mais à cet endroit, ce sont les affluents de la Loire eux-mêmes qui prennent leur source. Il n'y a donc pas de ruisseau se jetant dans l'affluent... L'affluent de la Loire qui prend sa source le plus près du mont Audouze est la Vienne ; la Creuse, autre affluent, prend sa source un peu plus loin au nord.

Quant au parti pris de situer le village en prenant pour référence la ligne de partage des eaux, il semble très « technique », même si on prend en compte le fait que Rémi raconte ses Mémoires en tant qu'adulte. Ce choix qui interroge semble confirmer que Malot s'est servi du livre de Marvaud, d'autant plus que la *Géographie du Département de la Corrèze* consacre dès le départ tout un paragraphe à ce sujet, paragraphe très technique lui aussi :

CHAPITRE I, SECTION I : Topographie 1. Dénomination, 2. Formation Limites 3. Aspects du sol 4. Montagnes et collines :

« Le plateau le plus élevé du département est dans le Nord, où il sépare le bassin de la Loire de celui de la Dordogne. Le partage des eaux se fait entre les montagnes de Millevaches, des Monédières et celles de Treignac, qui reçoivent la chaîne des monts du Cantal, et dont la direction de l'Est au Nord-ouest les réunit avec les montagnes de la Creuse. Le mont Oudouze qui couronne ce plateau a presque la hauteur du Puy-de-Dôme. [...]

8. Vallées : Entre les collines se trouvent de nombreuses vallées, dont la largeur est en proportion des cours d'eau qui les arrosent. Là se trouvent les meilleures prairies naturelles, les terres les plus fertiles en céréales. Les principales vallées sont dans les bassins du Chavanon, de la Diège, de la Dordogne, de la Luzège, de la Vézère, de la Corrèze et de la Couge. »

Or, ces informations que donne Marvaud ne sont pas justes. Tout d'abord, il oublie la Vienne. Et pour le Chavanon, la Diège et la Dordogne, il s'agit de vallées très étroites et encaissées, qui ont permis la construction d'une succession de barrages : « La Dordogne coulait naguère au fond de gorges étroites. Les lacs réservoirs, qui s'allongent aujourd'hui dans la vallée et forment une chaîne ininterrompue de plus de 100 km, ont transformé le paysage sans lui ôter de son intérêt touristique », dit le *Guide Vert Michelin* en août 1958.

François Marvaud est historien et non géographe. Il habite à Brive-la-Gaillarde, loin de la Haute-Corrèze. Il ne s'est visiblement pas déplacé sur le terrain pour écrire sa géographie, et pour cause : en ce milieu du XIX^{ème} siècle, faire un voyage est toute une aventure. Les géographes commencent à peine à écrire leurs ouvrages, les guides de voyage sont à naître. Stevenson, Mérimée, George Sand, etc... se comportent un peu comme des explorateurs, dans ces régions de France inconnues, où les habitants parlent leur langue maternelle, et très peu le français, qu'ils connaissent mal. Les voyages durent plusieurs jours. Ils se font en voitures à chevaux, diligences ou malles-poste, qui sont plutôt chères et épuisantes physiquement. Les hébergements sont assez nombreux, mais l'hygiène y laisse souvent à désirer. Les « grandes routes » sont des chemins, le goudron n'existe pas encore. Bien souvent il n'y circule pas plus de dix voitures par jour. Le chemin de fer dessert uniquement les grandes villes. Les maçons limousins qui partent à Paris vont à pied jusqu'à Orléans pour prendre le train. D'ailleurs, la plupart des gens se déplacent en général à pied.

On voit donc à quelles difficultés pouvait se heurter l'écriture d'une géographie du Limousin en 1846... D'ailleurs, les géographes sont principalement alors des militaires, habitués aux terrains difficiles. Ils ont commencé à mesurer les altitudes, mais leur tâche n'est pas terminée : si Marvaud ne sait pas que c'est le mont Bessou, à quelques kilomètres au sud du mont Audouze, qui est le plus haut sommet du Limousin, cela s'explique tout à fait. François Marvaud, historien, s'est emparé de la géographie pour la vulgariser dans les écoles primaires de la Corrèze. L'intention est louable. Mais il n'en maîtrise pas vraiment les méthodes. Et l'idée de prendre une unité administrative, le tout jeune département, pour en faire une unité géographique, nous semble aujourd'hui assez bizarre. Et pour ce qu'il ne sait pas, Marvaud s'en remet à des lectures et à des livres écrits par des témoins. Nous allons y revenir.

Ussel, une ville qui n'est pas décrite

La première « non-description » d'Ussel intervient au début du chapitre VI :

Mais je dois avouer qu'Ussel ne m'éblouit point. Ses vieilles maisons à tourelles, qui font sans doute le bonheur des archéologues, me laissèrent tout à fait indifférent.

Il est vrai de dire que, dans ces maisons, ce que je cherchais, ce n'était point le pittoresque.

Une idée emplissait ma tête et obscurcissait mes yeux, ou tout le moins ne leur permettait de voir qu'une seule chose : une boutique de cordonnier.

Non-description : Malot refuse explicitement de décrire la ville. Cela n'intéresse pas Rémi, qui pourtant mentionne un élément récurrent

de cette architecture. Rappelons le contexte : en 1830 est créé le premier poste d'Inspecteur Général des Monuments Historiques, rattaché au Ministère de l'Intérieur. Mérimée est le second à occuper ce poste, en 1834. Il effectue de nombreux voyages à travers la France et fait des rapports. Il travaille avec Viollet Le Duc, un ami d'enfance, qui a lui-même été sollicité par le conseil municipal d'Ussel pour reconstruire l'église Saint-Martin, église principale de la ville. Dans ses *Notes d'un voyage en Auvergne* (1838), on trouve des descriptions d'Uzerche, de Tintignac et de Tulle ; mais rien à propos d'Ussel.

Dans le *Dictionnaire géographique* de Vivien de Saint-Martin, présent dans la bibliothèque de Malot, on peut lire, à l'article USSEL : « Eglise des XIIème et XVème siècles. Vieilles maisons à tourelles. Sur une place, grande sculpture... » Ce *Dictionnaire* a été publié bien après la publication de *Sans Famille*, mais peut-être cette mention figurait-elle dans d'autres textes du même auteur que Malot avait lus ?

A Ussel, Vitalis achète à Rémi sa toute première paire de souliers. Là encore, coïncidence avec le contenu de la *Géographie du Département de la Corrèze*, où Marvaud écrit :

TANNERIES, CORROIERIES : Plusieurs établissements de ce genre existent à Tulle, à Brive, à Beaulieu et à Ussel. Cette dernière ville en possédait, il y a quelques années, un grand nombre, dont les cuirs étaient en grande réputation.

Cette phrase est elle-même tirée de l'*Histoire de la Ville d'Ussel* de Jean-Baptiste Delmas, publiée en 1810 : « Les tanneries étaient encore, il y a très peu de temps, un objet intéressant à Ussel. Nous y en avons vu jusqu'au nombre de sept ». Notons que Delmas est beaucoup plus précis que Marvaud : « Les cuirs forts qu'on y préparait, dès qu'on leur donnait le degré de maturité nécessaire, égalaient en solidité ceux que l'on apporte aujourd'hui à grands frais de Clermont et de Limoges. La preuve incontestable de ce fait est que les bottes fortes d'Ussel étaient en réputation », ajoute-t-il. Bottes fortes, et non pas cuirs...

La seconde « non-description » d'Ussel se trouve au chapitre XXIX. Elle reprend les éléments de la première découverte de la ville, la boutique du cordonnier, la place où Rémi a fait son premier spectacle, la halle – que mentionne Marvaud dans sa *Géographie* – sans rien ajouter. Les tourelles sont reprises également : « Notre ami le vétérinaire demeurait dans une maison qui, à l'un de ses angles, avait une gracieuse tourelle ; une des fenêtres de cette tourelle s'ouvrit, et il se pencha... » Marvaud ne parle pas de ces tourelles dans son livre. Malot a donc dû utiliser une autre source.

Dans Ussel, seules quelques maisons aujourd'hui répondent à cette description : la maison des Montloys – une famille de consuls et de

notaires –, la maison des Prêtres Filleuls à côté de l'église Saint-Martin, la maison des Sénéchaux de Ventadour. Les autres tourelles des maisons anciennes ne sont pas habitables : elles abritent des escaliers qui desservent les différents appartements. Si Malot a choisi cette image du vétérinaire qui apparaît à la fenêtre de la tourelle, ce n'est pas pour sa véracité, mais parce qu'elle parle à l'imagination.

La description suivante est celle du champ de foire :

La ville d'Ussel, si tranquille le soir, était le lendemain matin pleine de tapage et de mouvement ; avant le lever du jour, nous avons entendu un bruit incessant de charrettes roulant sur le pavé et se mêlant aux hennissements des chevaux, aux meuglements des vaches, aux bêlements des moutons, aux cris des paysans qui arrivaient pour la foire. [...] Dans la rue, tout un flot mouvant se dirigeait vers le champ de foire ; comme il n'était encore que six heures, nous eûmes envie d'aller passer en revue les vaches qui étaient déjà arrivées, etc.

Cette description est celle d'un champ de foire du XIX^{ème} siècle et n'a rien de typiquement limousin. De même, le marchandage avec le vendeur de la vache, qui demande à Rémi de payer les épingles de la bourgeoise, puis le licou, puis la longe, se pratique sur tous les champs de foire à cette époque.

Sur le chemin d'Ussel à Chavanon, la vache s'échappe dans un « gros village » dont Malot ne donne pas le nom, village qui possède une mairie et une prison. Cela pourrait éventuellement être Meymac, mais rien ne le confirme. Puis les enfants repassent par le village où Rémi a dormi avec Vitalis, village qui lui non plus n'a pas de nom. Les notations géographiques se font de plus en plus floues, un flou qui est entretenu par l'auteur. En effet, au chapitre IX, on rencontre cette phrase : « Pour un enfant élevé comme moi, qui n'avait vu jusque-là que les pauvres villages de la Creuse, ou les quelques petites villes que le hasard de la route nous avait fait rencontrer... » ; et au chapitre XXXI, lorsque Rémi et Mattia quittent Chavanon : « Nous mîmes donc plus de temps que je n'aurais voulu à nous rendre de la Creuse dans la Nièvre », ce qui signifie que le romancier place Chavanon dans la Creuse.

Mais si Chavanon est en Creuse, il ne peut pas être à la fois proche du mont Audouze et situé sur un affluent de la Loire, en Corrèze... En fait, il s'agit d'une démarche assez habituelle à notre auteur, soulignée par Anne de La Brunière et Agnès Thomas-Maleville. Malot déplace, fusionne, brouille les pistes :

Dans le roman *Un curé de province* par exemple, il transpose l'histoire de la construction de la basilique de Bonsecours, dominant la Seine, dans un décor où la commune se nomme Hannebault et la rivière, l'Andon (Annebault est une commune du Calvados ; il existe une

rivière du nom d'Andelle près de Rouen et une autre, l'Odon, en Basse-Normandie).

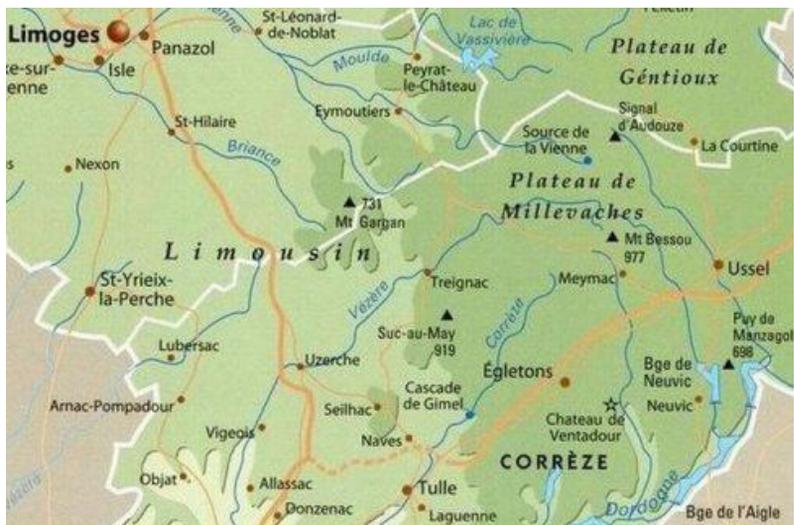
Pour conclure

Sans famille n'a pas du tout les mêmes objectifs que *Le Tour de la France par deux enfants* publié en 1877 par l'éditeur Belin, livre de lecture pour les écoles, livre d'édification patriotique. Malot a souhaité donner une autre dimension à son roman. Certes, les nombreuses similitudes entre le livre de Marvaud et *Sans famille* semblent indiquer qu'il s'est servi de cette *Géographie de la Corrèze*, ouvrage pédagogique destiné en priorité aux petits Corrèziens. Mais ce souci de faire connaître la géographie de la France était davantage celui d'Hetzel que le sien.

Malot ne souhaite pas non plus répondre à un objectif de construction de l'identité de la « grande patrie », à la façon dont Marvaud écrit sa géographie de la Corrèze à destination des Corrèziens, enfants, voire adultes, pour leur faire prendre conscience de l'identité de leur département, leur « petite patrie ». Même après la défaite de 1870, l'histoire de Rémi n'aura pas pour objectif d'enseigner l'amour de la nation. Car son cadre n'est pas la France, mais l'Europe : de l'Italie à l'Angleterre, en passant par la France certes, mais sans s'y limiter. Rémi est tout à la fois limousin et italien, français et anglais. Il s'enrichit de tous ceux qu'il trouve sur sa route.

Plus que sur les données concrètes, Malot insiste sur les rencontres, les événements vécus, sur l'émotion et les valeurs morales : l'amour familial, l'amitié, la fraternité, la gaieté aussi, le travail, l'honnêteté, la résistance à l'adversité, la persévérance... Il fait de son roman un roman d'éducation dans le sens où il s'agit de construire l'enfant, de le faire devenir adulte. Découvrir le monde, ce n'est pas seulement découvrir des montagnes, des villes et des rivières. C'est davantage découvrir les gens qui y vivent, partager leurs joies et leurs peines, et chercher le moyen d'y être heureux.

Quant au point de départ de l'aventure, Chavanon, situé au cœur d'une contrée méconnue, à l'écart et à l'abri du reste du monde... n'est-il pas, bien davantage qu'un lieu réel, une utopie, le paradis perdu de l'enfance et de l'amour maternel inépuisable ?



BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la Ville d'Ussel, Jean-Baptiste Delmas, 1810, réédition par Les Editions de la Tour Gile, 1994.

Géographie du Département de la Corrèze, François Marvaud, 1846.

Atlas universel de géographie construit d'après les sources originales et les documents les plus récents, Vivien de Saint-Martin, et Franz Schrader, Paris, Hachette, 1876-1915.

Nouvelle Géographie Universelle, Elisée Reclus, Hachette, 1876-1894.

Hector Malot, l'écrivain au grand cœur, Agnès Thomas-Maleville, éditions du Rocher, 2000.

Hector Malot en Seine, Anne de La Brunière et Agnès Thomas-Maleville, Magellan et Cie, 2007.

Hector Malot et le métier d'écrivain, études réunies par Francis Marcoin, Magellan et Cie, juin 2008.

Memòria de l'aiga, Enquête ethnolinguistique sur l'eau de la Montagne Limousine, éditions Doublevêbé Récup, 2009.

Une histoire buissonnière de la France, Graham Robb, coll. Champs Histoire, Flammarion, 2013.

Une histoire des circulations en Limousin, sous la direction de Robert Chanaud, Presses Universitaires de Limoges, 2015.

C'est par les femmes..., Marie-France Houdart, éd. Maiade, 2015 (ch. 9. III, Autarcie, argent rare).

CARTOGRAPHIE

Atlas Général de la Corrèze, édité par le Dépôt de la Guerre, 1874, consultable sur <http://www.bn-limousin.fr/items/show/229>

<https://remonterletemps.ign.fr>, pour la carte d'Etat-Major de 1866